



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Malgré toutes les réclamations faites en faveur des tissus légers pour la danse, nous sommes obligés de convenir qu'on voit autant de robes en riche soie qu'en gaze de fantaisie. Depuis deux ans M. Delisle a porté un coup cruel aux charmes de la *simplicité* en faisant apparaître ces tissus tout magnifiques de broderies, de peintures, de riches et épaisses trames dont le goût a envahi subitement nos magasins et nos salons. Pour toutes les toilettes de présentation à la cour, de cercle chez la reine, etc., ce sont ces étoffes que l'on emploie. Leur éclat est tel, qu'auprès du satin tout parsemé de bouquets d'or, de soie et d'argent, des colonnades et des dessins gothiques dont ils sont embellis, le velours paraît presque simple. Les hommes se sont laissés surprendre aussi par ce

goût du *chamarré* et du brillant, et les voilà portant sur leur poitrines des échantillons de nos robes ni plus ni moins comme les preux portaient autrefois les écharpes de leurs belles. Les gilets en satin semé de fleurs d'or ou d'argent, ceux en satin bariolé de broderies et de toutes nuances s'aperçoivent aujourd'hui dans nos salons tout aussi bien qu'à la Comédie-Française. Espérons toutefois que les culottes courtes ne reviendront plus à la mode, et n'exposeront pas aux regards la disgracieuse élégance des mollets d'homme renfermés dans un tricot de soie blanche.

— Cependant, comme pour prouver l'élégante rivalité qui existe entre les lourdes étoffes et les tissus légers, les mêmes magasins que nous venons de citer offrent un séduisant assortiment de ces gazes *memphis* qui se distinguent dans nos plus brillants salons, et dont nous offrons aujourd'hui un des plus jolis modèles dans

notre gravure. Il est vrai que le charme de la coiffure qui accompagne cette toilette paraît encore en centupler le mérite, tant il y a de grâce et de richesse, de bon goût et de coquetterie dans ce turban en tulle zéphir, sur lequel sont jetés des *parés* de pierreries qui tiennent lieu de chef d'or. C'est tout ce que l'art des modistes peut créer de plus parfait, et si l'on reste sans surprise devant cette heureuse composition, c'est qu'à travers ces plis et ces bijoux se révèle le nom d'Herbaut, qui nous a offert ce gracieux modèle.

— Viendra bientôt la fin du carnaval, et avec le repos, plus de simplicité dans les modes, plus d'observations convenables aux femmes qui ne participent pas au tumulte, aux joies bruyantes du moment. Nous dirons cependant à l'avance quelques mots sur les *négligés*, presque sur les toilettes de ménage, trop dédaignées sans doute, puisque nous recevons sur ce point diverses réclamations. Disons donc que les douillettes de visite se font presque toutes en satin, les unes unies, les autres brochées. Les manches moins larges en général, mais toujours froncées au poignet, l'ampleur des jupes immense et tombant sur les pieds; des pèlerines un peu moins grandes, les unes garnies d'une ruche de ruban ou de satin découpé, les autres bordées d'une jolie frange. Dans ce dernier cas, au lieu d'une ceinture on met une cordelière. On porte toujours beaucoup de douillettes liserées en couleurs tranchantes.

Les douillettes que l'on porte chez soi sont souvent en gros de Naples broché, couleur sur couleur, ou en cachemirienne d'une nuance brune, doublée de flanelle ou de taffetas rouge, bleu, vert, et dans la maison on met peu de pèlerines; mais une grande recherche de collets, et de jolis rubans noués autour du cou.

— Les petits tabliers que l'on porte en *négligé* se soutiennent, grâce à leur extrême variété, qui conjure la chute de cette mode si commode. On emploie à cet

usage tout espèce d'étoffe, satin, gros de Naples, cachemire, etc. On les brode en soie de toutes nuances, et les uns sont garnis en ruches de ruban, les autres en festons, beaucoup en foulard de satin noir avec de grandes palmes au bas.

On porte aussi toujours des petites mitaines en filet ou tulle noir. Nous devons dire que celles brodées en soie de couleur sont les moins nombreuses. Avec des manches courtes, en petite toilette, on porte aussi des mitaines de blonde-filet ou dentelle noire, ne dépassant pas le coude et terminées au haut par une ruche de tulle ou des coques de rubans dont les bouts retombent.

— On commence à voir s'éclaircir le nombre des manteaux; les femmes préfèrent une belle douillette les jours où le froid perd de son intensité. Cependant cela ne veut pas dire que la mode des manteaux puisse passer, ils sont même devenus un usage attaché à nos modes; mais aux premiers rayons du soleil on est avide d'abandonner les attributs de l'hiver.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de grande soirée. — La robe en tissu *memphis* très-clair, et semée de quadrilles de diverses nuances entremêlés d'or; est d'une extrême richesse, et ne supporte pour ornement que la cordelière d'or qui, nouée autour de la taille, a un troisième bout qui descend diagonalement jusqu'au bas du jupon, qu'elle relève en draperie jusqu'à mi-jambe en formant un second nœud. Les manches ne forment que deux draperies relevées aussi par une cordelière d'or formant un nœud qui retombe sur les manches de dessous, courtes et en satin blanc. Un troisième nœud retient les draperies du corsage au milieu de la poitrine. Cette façon, due à M^{me} Camille *, atteste un bon goût et une élégance de composition qui classe cette excellente couturière au premier rang. Quant au turban, il est si parfaitement affecté à cette mise recherchée, que toute description en devient inutile.

* Rue Choiseul, n° 2.

CORBEILLE DE NOCES.

Après avoir parcouru toutes ces pages dorées où nous vous initiions au luxe fastueux de nos salons, où nous ne vous montrons les femmes que parées de fleurs et de pierreries, parce qu'enfin telles les voyons-nous aujourd'hui autour de nous, n'est-il pas vrai que bien de nos lectrices aimeront à se reposer dans la lecture d'un article simple, où nous traiterons ménage, économie, toilette, et remplie de détails qui peuvent se combiner avec les pantoufles de tapisserie et les petits peignoirs de mérinos que maintes jeunes femmes portent le matin chez elles. Pour entrer dans ce cadre, qui convient à la majorité, nous allons énumérer d'abord la composition d'une corbeille de noces, non point telle que nous en voyons, destinées à passer le seuil d'un royal palais, mais telles qu'elles s'aperçoivent dans les salons modestes où l'on ne veut que simplicité et bonheur.

Une corbeille de noces peut être de très-bon goût lorsqu'on y veut consacrer de 12 à 15,000 fr. sans bijoux ; et pour donner un aperçu de la manière d'employer le plus convenablement cette somme, afin de satisfaire à la mode et à l'utilité, nous indiquerons les articles suivans, presque toujours choisis pour les corbeilles que nous voyons composer.

Pour le cachemire carré et le cachemire long, fond indispensable de toute corbeille, on doit compter au terme moyen 3,500 fr.

Nous observerons que les dessins doivent être excessivement étendus sur le schall carré, et que les galeries ne peuvent jamais être trop hautes. Les dessins représentant des minarets, des kiosques, des arabesques, des palmes brisées, attestent la nouveauté du schall et doivent être préférés ; les fonds bleus, verts et noirs sont les plus généralement choisis. Le schall long est presque toujours blanc.

Deux pièces de velours, l'une noire,

l'autre de couleur de fantaisie, telle que bleue, giroflée, scabieuse ou autres nuances, selon le goût de la mariée, car il est des couleurs sombres qui peuvent être portées en visite comme en soirée, en y adaptant pélerine et manches longues ; tandis que le bleu, le cerise, etc., ne conviennent qu'aux parures de soirée. Néanmoins, il faut toujours compter douze aunes de velours par robe, ce qui, à raison de 28 à 30 fr. l'aune, fait à peu près pour les deux pièces 700 fr.

Deux robes de satin uni : l'une de couleur foncée pour douillette du matin ; l'autre beaucoup plus claire pour redingote ou demi-négligé du soir. Le rose, le vert, le gris, sont très-bien pour ce dernier usage. Le beau satin ne pouvant coûter moins de 12 à 15 fr. l'aune, il faut compter pour ces deux robes 300 fr.

Une robe en poul de soie broché ou satin brun brodé en couleurs vives, ou enfin autre étoffe de ce genre, pour robe de contrat, visite ou soirée. Ces robes se vendant depuis 20 jusqu'à 60 fr. l'aune, ne pourraient coûter moins de 300 fr.

Un peignoir en belle mousseline brodée, avec doublure en gros de Naples rose, destiné aux toilettes de déjeuner, visites du matin, négligé du soir, 250 fr.

Une robe en organdi, brodée en soie, pour toilette de dîner, petite soirée, etc., 150 fr.

Deux petites robes en étoffe de fantaisie, soit en laine, soie, etc., mais remarquables par leur nouveauté, et pouvant se faire en redingote ou en forme plus habillée, selon leur destination, 250 fr.

Trois pièces de dentelles de différentes hauteurs et ayant au moins chacune six aunes, afin qu'elles puissent servir à garnir un peignoir, si on ne veut les couper pour des pélerines, fichus, etc. Nous observerons que les dentelles forment un fond de toilette qui fait toujours plaisir aux jeunes femmes, et peut être considéré comme de l'argent bien placé ; aussi nous n'hésiterons pas à y consacrer 1,200 fr.

Indépendamment, un petit voile à cha-
peau en point d'Angleterre, 800 fr.

Douze mouchoirs de poche en batiste,
brodés et garnis de valenciennne froncée;
le tout placé dans un sachet en satin
blanc brodé et parfumé, et ayant le nom
de la mariée brodé au milieu, 1,000 fr.

Douze paires de bas de fil d'Écosse en-
fermés dans un petit coffret en incrusta-
tions, doublé en satin ou velours, 300 fr.

Une mantille en dentelle de soie, les
manchettes pour mettre au bas des man-
ches, et l'écharpe qui sert à la coiffure de
mariage et ensuite se porte en toilette,
500 fr.

Dans une jolie caisse plate en palissan-
dre, doublée en blanc, se trouvent des
plumes blanches, roses et bleues, un oi-
seau de paradis, des bouquets de fleurs
et des pièces de rubans de fantaisie qui,
entremêlés ensemble, forment un effet
charmant; car il ne faut pas oublier l'im-
portance des rubans aujourd'hui dans
notre toilette: aussi nous sacrifierons à
tous ces petits accessoires 1,200 fr.

Vient ensuite une autre manière de pe-
tite corbeille en satin rose, toute légère,
et qui semble n'offrir d'abord que quel-
ques petits chiffons; mais ces chiffons ont
une valeur incalculable, car ce sont qua-
tre superbes collets de mousseline des In-
des brodés au plumetis, et garnis de point
d'Angleterre, de malines, de valencienn-
nes, de bruxelles, tout cela de la hauteur
de quatre doigts, ce qui fait qu'avec les
deux petits bonnets tout en point qui les
accompagnent, nous ne pouvons placer
un chiffre de moins de 1,500 fr.

Un manteau très-élégant en cachemire
brodé, doublé en fourrure, et qui ne doit
avoir aucun rapport avec le manteau or-
dinaire qu'on achète plus tard, est un
article assez grave dans une corbeille de
noces pour qu'on n'y mette pas moins
que la valeur de 1,200 fr.

Si la robe de noccs doit se trouver dans
la corbeille, car souvent il arrive qu'elle
fait partie du trousseau, il conviendrait

qu'elle fût en quelque blonde ou étoffe
unie, afin de pouvoir servir par la suite
à d'autres toilettes en changeant les
accessoires, sans qu'on puisse ainsi recon-
naître l'éternelle robe de noccs. C'est
donc dans un système d'économie que
nous pensons qu'une robe de poulte de
soie uni, ayant mantille et manches en
superbe dentelle de soie ou point d'An-
gleterre, pourrait se réduire à la somme
de 600 fr.

Nous ajouterons maintenant, pour un
joli nécessaire à ouvrage dont tous les ob-
jets sont en or, un album en écaille in-
crustée; une superbe boîte à gants et deux
beaux éventails, la somme de 1000 fr.; et
nous aurons complété, non pas une cor-
beille magnifique, mais une corbeille telle
que beaucoup d'élégance se trouve uni
à beaucoup d'utilité, et qu'il n'est guère
un objet qui ne soit agréable à la femme
qui le reçoit. Dans les fortunes restreintes,
il est bon de calculer un *fond* de toi-
lette dans une corbeille de noccs, et nous
pensons avoir atteint ce but en indiquant
un choix sur lequel nous avons été nous-
mêmes dirigés par les personnes les plus
expertes en ce genre.

Il y a cette différence ici avec les cor-
beilles de grand genre, c'est que ces der-
nières ne renferment pas de lingerie, et
que tous les frais portent sur les cache-
mires et les bijoux, dernier article que
nous avons complètement supprimé.

FRÈRE EUSÉBIO.

Je n'avais plus d'amante, il me fallut un Dieu !

L'abbé DE RAVCI.

Vengeance !!!

Allons ! des chants joyeux dans ce salon brillant !

Rien ne manque à ma fête, elle est vraiment sublime ;

Ici des chants, là-bas les cris de la victime ;

Ici des fleurs, là-bas du sang !

EDWARD THIERRY.

NOUVELLE PORTUGAISE.

Dans une des plus fertiles provinces du Portugal, s'élevait un monastère dont la belle architecture était encore rehaussée par sa position au milieu de plantations magnifiques. A quelque distance, au sud du vaste édifice, on apercevait au pied d'une colline *le château des Larmes*, nom qui lui fut donné après l'événement que je vais raconter.

Dans le monastère, vivait le mystérieux frère Eusébio ; tout en lui indiquait une illustre naissance. Il était vêtu d'une robe de serge blanche qui enveloppait sa taille élevée et gracieuse, et retombait par derrière en plis nombreux : sa tête était tonsurée ; mais des boucles de beaux cheveux bruns ombrageaient son front sillonné déjà par les soucis. Son œil était noir et fier, son sourire dédaigneux. Son origine était espagnole, mais les frères ignoraient quel il pouvait être. On savait seulement que, militaire, il avait, en venant se dérober au monde, brisé son épée et fait de riches dons au monastère. Le jour qu'il prononça d'indissolubles vœux, on remarqua qu'il avait détaché de son cou un bijou précieux qu'il avait passé à celui de Notre-Dame-de-la-Piété.

Mais on ne voyait point Eusébio lorsqu'il se trouvait seul ; on n'entendait pas alors les soupirs étouffés qui s'échappaient de sa poitrine oppressée ; on n'était pas témoin du mépris avec lequel, dans sa solitaire cellule, il rejetait loin de lui l'habit claustral ; violemment agité, les

mains jointes, les prunelles brillantes, il s'arrêtait parfois dans son obscur réduit, immobile comme une statue ; puis tout-à-coup ses nerfs frémissaient, ses veines étaient gonflées, son cœur bondissait ; il n'avait pas assez d'espace pour respirer dans cette étroite prison, et sa main retombait sans force après avoir cherché machinalement l'arme qu'il ne portait plus. Nul ne voyait ses larmes lorsqu'il ensevelissait dans sa robe sa noble figure, ou qu'il passait la nuit à contempler, distrait, la lampe sombre, le grossier crucifix et la tête de mort, seuls ornemens de sa demeure !...

C'était la fête de l'église : l'un des frères devait passer la nuit près de l'autel, Eusébio obtint du prier la permission d'y veiller. Quand les vêpres furent chantées et la messe du soir dite, les moines récitèrent leurs oraisons et partirent. Eusébio resta seul. Il regarda autour de lui : la lampe qui n'est jamais éteinte à l'autel du Saint-Sacrement répandait sa lumière faible et vacillante sur un petit espace de l'église, et laissait tout le reste de l'édifice dans une profonde obscurité. Il n'entendait que le bruit de ses pas qui tombaient lents et mesurés sur les dalles du chœur où il avait déjà passé deux fois ; il le traversait encore dans toute sa largeur quand, en approchant de l'autel, il s'arrêta : une vive rougeur colora son visage ; il passa sa main sur ses yeux, croyant rêver !

Là, agenouillée, avec son voile rejeté en arrière, et découvrant sa pure et pâle beauté, était une femme dont le manteau de velours noir se drapait élégamment autour d'elle ; des bijoux ornaient ses cheveux et ses bras ; le lourd missel, que soutenait sa main petite et blanche, était fermé par une agrafe d'or. Les lèvres de cette jeune femme remuaient silencieuses, et elle était si absorbée dans son action toute pieuse, qu'elle n'entendit pas Eusébio qui vint se poser derrière elle. Il y resta immobile, tandis que mille pensées confuses agitaient ses esprits.

Après avoir achevé ses prières, l'inconnue se leva pour partir; elle tressaillit en voyant le moine Eusébio.

Elle était belle, d'une beauté fière et noble que le chagrin avait altérée parce qu'il n'avait pu la détruire. Sa taille paraissait souple comme les branches du saule : dans la contenance du frère quelque chose sans doute défendait la crainte, car elle demeura calme devant lui, qui, dans sa position admirative, semblait fixé à la terre.

« Saint père! dit-elle, et le doux son de sa voix s'éteignit sous la longue voûte de l'église comme la dernière note de l'orgue à vêpres.

— A peine assez saint pour le premier de ces noms, et trop peu révérend pour le second, madame, murmura le moine qui souffrait de ces mots prononcés par elle. Et cependant d'autres titres ne m'appartiennent plus maintenant. »

Il y eut une question inquiète dans le regard qui s'attacha sur lui dès qu'il eut parlé; mais Eusébio n'y répondit qu'en abaissant tout-à-fait sur ses épaules le capuchon qui jusqu'alors avait en partie caché sa figure, et rebassa, en la découvrant, la mâle beauté de sa tête orgueilleuse.

Il n'est point de mots qui pourraient dépeindre la surprise de l'inconnue; elle oublia tout pour admirer les traits du moine! Le feu de la passion éclatait dans ses yeux et dans son amer sourire; passion des vanités du monde, que le froid du cloître n'avait pu éteindre!... Tout en Eusébio formait un prestigieux contraste; il y avait trop de grâce dans la manière avec laquelle sa belle main retenait négligemment réunis les plis pesans de son habit grossier. Jamais, dans ces murs, les yeux de l'inconnue ne s'étaient fixés sur une taille et un visage aussi réguliers; jamais ils ne s'étaient arrêtés sur personne avec le sentiment qui faisait battre son cœur!...

Lente et toujours silencieuse, elle tira

de son sein une petite clef dorée, et l'ajustant à une serrure cachée dans l'un des panneaux de l'autel, une porte étroite s'ouvrit; elle jeta sur le moine un long regard, et se retira en fermant cette porte sur elle.

Eusébio, comme frappé de stupeur, attendait qu'elle reparût; elle ne revint pas ce soir-là.

Dès lors la piété du frère fut un sujet d'admiration pour tout le monastère : Eusébio passait ses nuits dans les veilles quand tout était livré au plus profond sommeil. C'est que le dernier regard de la nocturne visitante lui avait fait espérer qu'elle n'avait pas disparu pour toujours. Cet espoir ne fut pas déçu.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

UN BAL D'ENFANS.

— Connaissez-vous rien de plus joli qu'un groupe d'enfans, joyeux, éperdus, bondissant d'allégresse et faisant déborder dans mille folles exclamations les émotions de leur cœur tout palpitant de ce jeune bonheur si vif et si naïf. Ah! qu'ils sont séduisants avec leur physionomie radieuse, leurs regards rians, leurs lèvres vermeilles et entr'ouvertes, toujours prêtes à recevoir des bonbons et des baisers! Ils s'agitent, ils se pressent, ils s'enlacent; leurs petits bras et leurs jolis cheveux s'entremêlent en tous sens; tantôt ils se réunissent en faisceaux comme des bouquets de fraîches fleurs, et tantôt ils se dissipent et voltigent comme des essaims de jeunes papillons qui s'échappent pour la première fois de leur chrysalide protectrice.

Tels ils apparurent par une de nos dernières soirées dans les salons de la comtesse D***, où la plus ingénieuse sollicitude avait organisé un bal *costumé* dont le plus âgé des conviés ne devait pas avoir atteint son deuxième lustre. C'était le plaisir dans son primitif élan, l'exaltation dans sa fougue étourdissante, toutes les

émotions dans leur fraîche primeur, et le monde enfin offert en miniature, car dans ces cœurs enfans toutes les passions pouvaient se révéler, hors la fausseté qui n'est point encore le vice de leur âge.

Là se donnait donc une fête charmante à l'instar de nos pompeuses réunions; on y voyait briller les lustres sur la tête de personnages de tous genres, de toutes nations, de tous caractères. Le plaid écossais se heurtait avec le turban oriental, et l'habit de satin d'un marquis de la régence était froissé par un impertinent pierrot qui sautait et gambadait sans respect pour la perruque poudrée de son imposant camarade.

Je ne sache rien de plus drôle, de plus attrayant, de plus gracieux, rien qui repose plus les cœurs et les regards que tous ces petits garçons aux mouvemens brusques, à l'œil tapageur, bondissant au milieu de leurs rubans roses et bleus, de leurs garnitures de dentelle et de leurs broderies d'or, sans craindre de compromettre leur rôle factice, méprisant les égards, les rangs et les usages, résumant toute leur vie dans la joie du moment, et n'ambitionnant d'autre trophée que d'obtenir un fruit confit ou un petit gâteau.

On eût été tenté de se demander si ces enfans étaient une réunion d'élite, tant il s'en trouvait ayant de charmans visages; mais l'on conservera long-temps le souvenir d'un petit Charles, qui surpasse tout ce que l'Albane a tracé de plus voluptueux dans ses figures d'amours, ce que Raphaël a créé de plus parfait dans ses jolies têtes d'anges, vrai type de la beauté de l'enfance, que chacun admirait et prenait peut-être encore pour un être idéal, jusqu'au moment où, par un élan plus que terrestre, cette divine petite créature heurta un cabaret de punch qui inonda son pierrot, vert et blanc, et fit jaillir quelque dépit de ces grands yeux bleus, au fond desquels est écrit à l'avance plus d'un piquant avenir.

INCENDIE.

Qui n'a vu à Paris cette fameuse échelle de corde soutenant des échelons entourés de vieux tissus qui, dans leurs lambeaux historiques, crient encore le mot de *liberté* au souvenir qui frémit devant ces illustres débris! Ce fut une ingénieuse et heureuse pensée, que celle qui fit transporter dans le foyer du théâtre de la Gaité tous ces tristes attributs de la captivité de ce Latude dont les infortunes furent offertes sur cette scène, où ne furent jamais représentés de plus puissans malheurs! aussi se pressait-on chaque soir devant ces tristes curiosités exposées au foyer de la Gaité, et le vendredi encore, la foule encombrait ce théâtre et contemplait ces vestiges de la Bastille, sans pressentir que le lendemain on ne verrait à cette même place que murs croulant avec fracas, flammes tourbillonnant dans les airs, et des monceaux de décombres à travers lesquels rien ne laisse reconnaître que là exista une fois un théâtre qui était appelé *théâtre de la Gaité*.

Tout fut consumé dans ce terrible incendie, dont les journaux ont rapporté les désastreuses circonstances, tant, hors les objets qui avaient appartenu à Latude et qui furent sauvés pour retourner aux Archives où se déposent les monumens qui deviennent l'histoire palpable de la tyrannie, des révolutions et des hautes infortunes.

C'est un déplorable événement que l'incendie de ce théâtre au moment où les acteurs et actionnaires allaient recueillir le bénéfice le plus important de l'année. Mais les artistes sont grands et généreux, et toujours prêts à soulager les infortunés de leurs collègues; nous les voyons déjà s'entendre pour donner à divers théâtres des représentations au bénéfice de la Gaité, et nous aimons, en cette occasion, à publier un dévouement qui atteste encore combien les arts méritent d'être honorés et respectés en France.

Théâtres.

THÉÂTRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE. — *La Tour de Ganges* est un mélodrame dans le bon style, dialogué par six chevaux, des arquebuses et des incendies multipliés. Les auteurs ont eu le dessein louable de nous y montrer l'époque où le baron des Adrets et le maréchal Montluc étaient les premiers brigands du catholicisme. Vous y entendrez la fameuse chanson des Adrets; vous y verrez des armures de fer, des femmes et des enfans qui meurent de faim, des torches qui brûlent en pétillant.

N'allez pas au Cirque sans avoir lu les *Commentaires* de Montluc, cet autre César qui dictait ses mémoires à deux bourreaux pour secrétaires. Il y a peu de mélodrames qui valent ce passage de son atroce livre que je vous transcris au hasard.

Montluc était entré dans un cimetière pour y procéder à l'interrogatoire d'un prêtre calviniste nommé Verdery et de trois paysans. Ces misérables étaient devant leur terrible juge et s'appuyaient sur une grande croix de pierre brisée, dont les fragmens couvraient la terre. Ce sont ici les paroles de Montluc :

« J'avais mes deux bourreaux derrière moi, bien équipés de leurs armes et surtout d'un marassau bien tranchant. De rage, je sautai au collet de ce Verdery et lui dis : O méchant paillard, as-tu osé donc souiller ta langue contre la majesté de ton roi ? Il me répondit : Ah ! monsieur, à pécheur miséricorde ! Alors la rage me prit plus que jamais, et je lui dis : Méchant, veux-tu que j'aie miséricorde de toi qui n'as pas respecté ton roi ! Je le poussai

rudement en terre, et son col alla justement sur ce morceau de croix, et je dis au bourreau : Frappe, vilain ! Ma parole et son coup furent aussitôt l'un que l'autre ; et encore il emporta plus de demi-pied de la pierre de la croix. Je fis pendre les deux autres à un orme qui était tout contre ; et pour ce que le diacre n'avait que dix-huit ans, je ne le voulus faire mourir, afin aussi qu'il portât la nouvelle à ses frères ; mais bien lui fis-je bailler tant de coups de fouet par les bourreaux qu'il me fut dit qu'il en était mort au bout de dix ou douze jours après. Voilà la première œuvre que je fis en sortant de ma maison sans sentence ni écriture ; car en ces choses j'ai ouï dire qu'il faut commencer par l'exécution. »

— Farinelli, le favori de Ferdinand VI, cet homme remarquable qui ne dut qu'à son talent la position brillante qu'il eut à la cour d'Espagne, est le personnage principal d'un vaudeville en trois actes qui a été représenté avec succès sur la scène du Palais-Royal. Ce n'est pas tout-à-fait le Farinelli de l'histoire, le Farinelli que, par ambition, ses parens privèrent de la qualité d'homme ; un Farinelli à la voix haute et claire, voix de première chanteuse que les cardinaux applaudissaient à Rome avec enthousiasme. C'est un Farinelli joyeux compagnon, insouciant artiste, enleveur de jeunes filles, un nouveau Figaro enfin, gai comme celui de Beaumarchais, musicien comme celui de Rossini. Le tableau des merveilles que la voix de cet orphée en résille exerce est fort curieux et divertissant ; il a été très-applaudi, et M. Achard on ne peut mieux accueilli.

A ce Numéro est jointe la planche 1136.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE BONDY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.

25 Fev.-er 1835.

N.º 1137.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'opéra.

Turban en tulle Zéphyr Laine, Chapeau de M^{lle} Dubouché, rue St Denis. 276.

Robe en tulle Memphis de M^{lle} Delisle rue Choiseul.

Facon de M^{me} Camille rue Choiseul. 3.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London.